

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 97 (1952)
Heft: 1

Artikel: Le combattant sous le feu : expériences américaines
Autor: Léderrey
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348465>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

RÉDACTION : Colonel-brigadier Roger Masson

ADMINISTRATION : Av. de la Gare 33, Lausanne. Tél. 23 36 33. Chèq. post. II. 5209

ANNONCES : Publicitas S. A. succursale, rue Centrale 15, Lausanne

ABONNEMENT : Suisse : 1 an Fr. 12.— ; 6 mois Fr. 7.— ; 3 mois Fr. 4.—
Etranger : 1 an Fr. 15.— ; 6 mois Fr. 9.— ; 3 mois Fr. 5.—

Prix du numéro : Fr. 1.50

Le combattant sous le feu Expériences américaines¹

INTRODUCTION

L'ouvrage que nous analysons¹ est né il y a cinq ans, au moment où se manifestait, aux Etats-Unis, la tendance à réduire les forces armées. L'auteur, un fantassin cent pour cent, sentit le besoin de secouer l'opinion américaine. Connaissant son public, il recourut à des arguments incisifs, presque sensationnels, pour en éveiller l'intérêt, à des statistiques et à des chiffres pour emporter sa conviction.

Ignorant ces circonstances — que dévoile notre ancien attaché militaire à Washington, le colonel E.M.G. Waibel² — le lecteur pourrait être induit à porter un jugement peu favorable sur *l'instruction donnée à l'infanterie américaine*. Or le colonel Waibel, au jugement duquel on peut se fier, souligne que, déjà lors de l'apparition du livre en cause, puis durant

¹ *Men against Fire*, par le colonel américain S. L. A. Marshall, a été traduit par le colonel Vetter, et vient de paraître chez Huber et Cie, Frauenfeld, sous le titre de *Soldaten im Feuer*

² « Allg. Schw. Mil. Zeitschrift » d'octobre 1951.

quatre ans, il eut l'occasion de la suivre de près et de constater le niveau très élevé qu'elle avait atteint.

Les défaillances que relève l'auteur n'entachent en rien la valeur de l'infanterie américaine, elles se produisent dans chaque armée. De tout temps, comme nous le rappellerons, elles ont préoccupé les écrivains militaires. Aucun n'a réussi à résoudre ce problème humain. Mais ils ont ouvert des portes que Marshall enfoncera parfois, tout en faisant preuve — et c'est là son mérite — d'un sens plus pratique.

IMPORTANCE DE L'INFANTERIE. SES DÉFAILLANCES

« L'histoire ne nous apprend qu'une chose, c'est que nous n'en apprenons rien » a écrit un auteur désabusé. La plupart des adversaires de Hitler pourraient en dire autant de la guerre, dont ils retirèrent, avant de le combattre, de faux enseignements, ce qui est encore pire.

S'il n'est pas toujours facile de trouver les causes des succès et des revers, il est encore plus malaisé de prévoir, en vue de s'assurer la victoire dans une *guerre future*, quelle y sera la valeur relative des différentes armes et quelle forme elle revêtira.

A ce sujet, Marshall émet des *considérations générales* dont nous résumons quelques-unes

L'engouement pour les machines (avions et chars), marqué surtout après la défaite de la France, aurait incité les Américains à *négliger leur infanterie*. En décembre 1944, la carence de réserves aurait été telle que, pour surmonter la crise des Ardennes, force fut de recourir à des troupes guère préparées à remplacer cette arme : des surnuméraires de l'aviation et de la D.C.A.

A l'avenir, l'emploi de bombes atomiques, de projectiles télécommandés et de moyens bactériologiques permettra — sans grandes pertes pour l'agresseur — de détruire ou de contaminer des villes entières. La résistance du pays assailli s'en

trouvera affaiblie, mais seule *l'occupation par des forces terrestres* en viendra à bout. Le *fantassin* entrera alors en scène pour y jouer un rôle de premier plan.

Ce sont les combats qui gagnent la guerre. Eux-mêmes sont gagnés par *le feu*, dont la valeur ressort des formules incisives de Pétain : « *l'attaque, c'est le feu qui marche, la manœuvre c'est le feu qui se déplace, la défense, c'est le feu qui arrête* ». Cependant, si meurtrier que soit le feu, il est incapable, à lui seul, de chasser un ennemi de ses positions. L'intention de les occuper doit être marquée par un *mouvement continu*, conditionné par la *supériorité du feu*.

Mouvement et feu sont donc inopérants l'un sans l'autre. Judicieusement combinés, ils aboutissent souvent à ébranler l'adversaire au point de le faire reculer avant l'assaut final.

A ces considérations de Marshall, loin d'être toutes inédites, le général américain Van Fleet, commandant la 8^e armée en Corée, est venu récemment en ajouter d'autres, remarquables à une époque où chars et avions ont augmenté en nombre, en qualité et en importance. Il a en effet déclaré : « *La victoire finale réside dans la supériorité de l'infanterie* » et, corollaire propre à reconforter les tireurs suisses : « *La base du succès est le soldat avec son fusil* »... le *soldat qui tire*, dirait La Palice. Rien ne sert, en effet, au combattant de posséder son métier si, paralysé par l'ambiance du champ de bataille, il se sent incapable de l'exercer.

INITIATIVES AMÉRICAINES

C'est si évident, on a si souvent insisté sur la nécessité d'*éduquer* (et non seulement d'instruire) le futur combattant que, si le colonel Marshall s'était borné à le rappeler, une analyse de son ouvrage nous eût paru superflue. Or, tel n'est pas le cas, ses conseils ne sont pas que *préventifs*. Ils s'étendent à ce *moment critique où l'homme, privé de ses moyens par le feu ennemi* — un feu dont les effets destructeurs et paralysants

se sont considérablement accrus et augmentent encore — renonce à combattre et frise la panique.

Ce phénomène nous est connu, bien qu'une longue période de paix tende à faire oublier la *mise en garde* du colonel Ardant du Picq contre « les illusions de manœuvres où les expériences se font avec le soldat calme, rassis... intelligent et docile... et non avec cet être nerveux, impressionnable, ému, troublé, distrait... s'échappant à lui-même qu'est, du chef au soldat, le combattant. » La tactique, écrivait-il après la guerre de 1870-71, « est l'art, la science de faire combattre les hommes avec le maximum d'énergie, maximum que peut donner seule une organisation à l'encontre de la peur ». C'est également dans la peur qu'un combattant de 1914-1918, le colonel Lucas, voit « le seul et véritable ennemi du soldat. Tous les moyens mis en œuvre dans le combat... tendent à paralyser ses efforts et à l'obliger à s'avouer vaincu avant qu'il n'ait épuisé ses moyens d'action ».

A la peur, Marshall ajoute — pour un être élevé dans l'idée que tuer est un crime et surprendre, une lâcheté — l'angoisse de devoir se servir de son arme. Peur ou angoisse, l'effet est le même : celui d'un projectile invisible qui met l'homme hors de combat et risque de le transformer en un agent de panique.

Or, cet ennemi le plus redoutable, la peur, ne se démasque qu'à l'épreuve du feu. Avant ce moment-là, il laisse les chefs désarmés, anxieux de savoir comment les hommes, et eux-mêmes, l'affronteront, incapables de déterminer, à coup sûr, ceux qui feront leur devoir et... les autres.

Ce tri donnera lieu à une *crise* que tous les auteurs ont tenté de minimiser par une *action préventive*. A notre connaissance, Marshall est le premier, et le seul, qui, partant de l'idée qu'elle est inévitable, ait recherché des moyens propres à la surmonter.

Ses conclusions se fondent sur des *enquêtes* approfondies, menées jusque sur le front, par des officiers spécialement désignés ad hoc. Les exemples cités révèlent de ce fait une valeur particulière. Signalons une autre initiative intelligente prise,

dans le domaine psychologique, par les autorités américaines : après chaque engagement, les capitaines furent astreints à communiquer aux hommes de leur compagnie, les enseignements qu'ils devaient en retirer¹.

Remarquons d'emblée que les observations des experts envoyés dans le Pacifique et en Europe concernent une armée, sous bien des rapports (moyens matériels, habitudes, mentalité), fort différente de la nôtre. Sous le feu ennemi, les hommes n'en tendent pas moins à se ressembler. Aussi ferons-nous preuve de sagesse en méditant les conclusions auxquelles aboutit le colonel Marshall².

RÉSULTATS D'ENQUÊTES SUR LE FEU

Soumis pour la première fois au feu ennemi, les hommes s'éparpillent³, se plaquent sur le sol et recherchent un abri, avec la seule préoccupation de « sauver leur peau ». Les ordres — donnés par des chefs surpris, eux aussi — ne le sont pas toujours avec la vigueur voulue, n'atteignent pas toutes les oreilles ou n'y pénètrent pas. L'action du feu ennemi se révèle plus forte que celle des chefs, lesquels ne parviennent ni à reprendre sans tarder le mouvement, ni à mettre en action la majorité de leurs fusils⁴.

Des enquêtes menées dans 400 cp. américaines auraient permis d'établir que la *moyenne des hommes ayant effectivement pris part au combat*, n'avait pas dépassé 15 %. Compte tenu des morts et des blessés, ce chiffre atteignait au maximum

¹ Appliqué aux simples *exercices de combat*, ce procédé, en intéressant et stimulant la troupe, serait propre à en augmenter la valeur.

² « Les idiots ne se fient qu'à leurs propres expériences ; je préfère, moi, profiter de celles des autres », disait Bismarck.

³ Ou, au contraire, se massent dangereusement autour de leurs chefs, nous a fait remarquer un cdt. rgt. allemand.

⁴ Ceci est contraire à la conception qu'avaient, jusqu'ici, les armées européennes, comme aussi à l'opinion d'un cdt. rgt. allemand qui a participé à la dernière guerre. Selon lui, le tire-au-flanc serait moins à redouter que le gaspilleur de munitions, affolé au point qu'il continue à actionner son arme, sans s'apercevoir que le magasin est vide (c'est ce qui nous a engagé à introduire l'arrêt de culasse).

25 %. A noter qu'il s'agissait le plus souvent d'actions locales, couronnées de succès — ce qui tendrait à prouver, selon nous, que l'adversaire aurait éprouvé une défaillance identique — et où, dans la plupart des cas, 80 % des hommes auraient eu l'occasion de tirer. Les officiers de ces unités furent stupéfaits d'apprendre que la grosse majorité de leurs soldats n'avaient utilisé ni fusil, mitrailleuse ou mitrailleuse, ni grenades, ni bazookas. Accaparés par des devoirs jugés plus essentiels, ils n'avaient pas eu l'occasion de s'en rendre compte.

Autre exemple. Un bataillon, engagé *pour la première fois*, dut se défendre contre des Japonais qui, trois nuits durant, du crépuscule à l'aube, ne lui laissèrent aucun répit. La dernière attaque, à l'arme blanche, amena l'assaillant dans la première tranchée qui, sur une largeur de 12 m., perdit 50 % de ses défenseurs (tués ou blessés) et la moitié des armes lourdes mises hors d'emploi. L'ennemi fut cependant repoussé. Après l'opération, l'on constata que, sans compter les morts, 36 seulement des survivants avaient pris part au feu, surtout au moyen d'armes lourdes.

D'autres enquêtes, faites sur l'ensemble des fronts, auraient démontré que, *même dans une cp. aguerrie*¹, la proportion des hommes ayant utilisé leur arme, dans un jour de combat moyen, était restée identique : 15 à (pour les meilleures cp.) 25 %. Dans ces chiffres sont inclus les hommes qui ne tirèrent qu'une ou deux fois, même sans viser, ou qui lancèrent une grenade dans la direction approximative de l'ennemi. Les servants des armes lourdes (mitr., lance-flammes, bazookas) se révélèrent plus actifs que les fusiliers.

Un feu relativement faible, mais appliqué au bon endroit et

¹ Constatation étonnante et qu'il faut se garder de généraliser. Là où le cas s'est produit, le colonel Waibel se l'explique par le formidable appui de feu sur lequel le fantassin américain pouvait généralement compter. Comparé à l'effet des bombes d'avions, des fusées, des projectiles de canons, de mortiers et de mitrailleuses, celui de son fusil devait lui paraître nul et superflu. On comprend que le général Van Fleet ait réagi contre cette conception, car on aurait vu, en Corée, de l'infanterie préférer attendre le concours d'avions sur un objectif dont elle aurait pu s'emparer plus vite par ses seuls moyens.

au moment opportun, peut, comme le prouvent d'autres exemples, obtenir un effet décisif. De grandes victoires américaines seraient résultées, selon Marshall, de l'action de quelques hommes déterminés.

Tel aurait été le cas, en *Normandie*, dans la *journée du 6. 6. 1944*. Pour se porter de la côte, où elles avaient débarqué, il n'y aurait eu que cinq cp. en action. Ne firent usage des armes que 20 % de leurs hommes (450 environ), ce qui ne les empêcha pas de créer une tête de pont, à défaut de laquelle le succès de l'opération eût été douteux. Pour ces cp., quelques groupes armés de grenades et de fusils auraient eu, au moment décisif, plus d'effet que les bombardements, pourtant formidables, des flottes aériennes et navales.

En *décembre 1944*, au N. de *Bastogne*, une douzaine de *fusiliers américains* se heurtent inopinément à ce qu'ils prennent pour une patrouille de reconnaissance. Surexcités, ils tirent au hasard — il fait nuit — et se replient. L'ennemi en fait autant, mais il annonce faussement au rgt inf., dont il formait la pointe, qu'il s'est trouvé en présence de forces supérieures. Le rgt. précédait la 2^e Pz. D. qui, en continuant vers le sud, aurait occupé Bastogne avant les Américains. Le *compte rendu inexact* eut pour effet de faire diriger cette Pz. D. à l'opposé, vers le N. D'après les renseignements des deux partis, obtenus après coup, Marshall conclut que l'occupation de Bastogne aurait permis aux Allemands de franchir la Meuse, succès qui eût modifié totalement le cours de la bataille des Ardennes.

Un autre exemple est fourni, le même jour, par une *poignée de parachutistes* largués loin de la zone prévue pour leur atterrissage. Sans hésiter, ces hommes attaquent deux petites localités, *Le Ham et Montebourg*. De cette action, le commandement allemand conclut qu'il a trouvé la limite N. de l'opération américaine attendue. Aussi garde-t-il en réserve des troupes qui, lancées vers le S., eussent facilement rejeté la faible 82^e D. de Sainte-Marie-Eglise.

On nous permettra d'ajouter un *exemple tiré de la lutte germano-russe*¹. Le 16. 2. 1943, une D. de la Wehrmacht, épuisée par une longue retraite et réduite à 2 500 hommes, n'est pas encore complètement établie derrière le Mious (affluent de la mer d'Azov), lorsque deux cp. russes (150 hommes) traversent le cours d'eau gelé, percent le front d'un de ses rgt. et enlèvent, à 12 défenseurs, une hauteur offrant des vues étendues. La réserve de secteur ne compte que 8 hommes armés d'une mitrailleuse mod. 42. Le sous-officier qui la commande ne se laisse pas intimider. Surgissant à revers, en un quart d'heure il met l'ennemi en fuite, succès qui ne lui a coûté qu'un blessé, alors que les Russes auraient dû abandonner 61 morts et 5 prisonniers blessés.

LES TIREURS ACTIFS ET PASSIFS

Le *combat par le feu* serait toujours mené par les *mêmes* soldats, lesquels prendraient aussi les *initiatives hardies* (de tourner l'adversaire, p. ex., ou de faire sauter un abri). Il faut espérer que cette constatation n'a pas été confirmée ailleurs que dans la 7^e D. Sinon, on devrait conclure (et Marshali avec nous) à l'impossibilité d'augmenter le nombre de cette élite et par conséquent d'*accroître la puissance de feu* de la compagnie.

Ce problème *technique* doit être résolu à *tous les échelons*. Dans la ligne de feu, il est d'ordre *psychologique* et nécessite une préparation soignée des cadres de la compagnie. Le *conducteur d'auto* dont le savoir se bornerait à mettre son véhicule en marche, à manier le volant et à serrer les freins, se verrait irrémédiablement arrêté par la première panne. Le *conducteur d'hommes*, exposé sous le feu à des pannes fréquentes et plus graves de conséquences, n'aurait pas, comme lui, la ressource de recourir à un confrère obligeant ou à un gara-

¹ Voir A.S.M.Z. de mai 51 « Bewegliche Verteidigung ».

giste. Il doit être en mesure, par ses seuls moyens, de remédier aux enrayages. Chaque homme est un moteur dont le baptême du feu révélera le bon ou le mauvais fonctionnement.

C'est à prévenir les enrayages que s'appliquera *l'instruction du temps de paix*. Comme le prouvent les exemples cités, elle n'y parviendra qu'imparfaitement. Aussi Marshall, après avoir énuméré quelques points sur lesquels elle insistera, donne-t-il certains conseils propres à *remédier* aux pannes causées par le feu ou sa simple appréhension.

La *préparation physique et technique* vise à donner au futur combattant *confiance en sa valeur personnelle*. Un athlète, doublé d'un bon tireur et, sur le terrain, rusé comme un Apache, sera mieux qu'un autre apte à affronter le feu. Mais *l'éducation du cerveau*, maître des muscles et des nerfs, ne saurait être négligée. Elle doit aboutir à créer — au lieu de la discipline du rang, disparue avec les formations compactes — une *discipline individuelle* qui stimule la volonté et l'initiative d'un homme souvent isolé, mais dont la collaboration est indispensable à la réussite de l'effort commun.

A cet effet, on évitera la théorie, qui ne s'adresse qu'aux oreilles, pour recourir à de *petits exercices pratiques* (ne réunissant au début que peu d'hommes, parfois opposés les uns aux autres) destinés à faire comprendre les *notions élémentaires de la tactique* (importance du feu et du mouvement, de la collaboration, de la sûreté, de la recherche du renseignement pour guider l'action des chefs, etc.).

Des *exemples* feront ressortir les *réalités* et les *dures exigences de la guerre*, les causes des succès et des revers, les conséquences de la passivité opposée à l'action, la nécessité de rester maître de soi. Si elle est générale, la perte de cette maîtrise entraîne la perte de tous.

L'homme doit être convaincu que *sa meilleure protection* sera assurée par l'emploi de son arme et la réussite d'une opération, par la supériorité du feu acquise grâce à la contribution de toutes les armes de son unité.

Malgré cet enseignement, les hommes ne seront à l'abri ni de la surprise, ni de la peur, mais comme un danger prévu est à moitié conjuré, il les aidera à réagir mieux et plus vite.

Après le baptême du feu, ce qui les effrayera le plus, c'est le *vide du champ de bataille*. Aussi les chefs n'hésiteront-ils pas à faire ouvrir le feu sur des points *présumés* occupés par l'ennemi. Le soldat obéira d'autant mieux que, selon Marshall, il préfère tirer sur une lisière, une maison, voire un arbre, plutôt que sur un être humain. D'autre part, attendre qu'un *but vivant* se présente, aboutirait parfois à prolonger dangereusement *l'inactivité de la troupe*. Cela doit être évité à tout prix¹. Seule, l'action fortifie. Un ordre direct (p. ex. de creuser un trou, de porter les premiers secours à un camarade blessé²) est susceptible de libérer le cerveau et les muscles. L'*absence d'ordres* éveille l'idée que les chefs hésitent et augmente l'anxiété de la troupe.

On doit aussi exiger que nul ne se dérobe aux *bonds* de la compagnie : l'effet de démoralisation de l'ennemi croît avec le nombre des assaillants³.

Les *hommes qui ne tirent pas* se montrent souvent capables d'accomplir, en bons soldats, les *fonctions* de patrouilleur, de coureur, de sentinelle, d'ordonnance ou de pourvoyeur.

On a également noté que, s'ils sont incorporés dans une *équipe* desservant une mitrailleuse ou un canon, ces armes ouvrent le feu et le continuent plus facilement que des tireurs isolés. Il y aura donc lieu d'envisager des *transferts*.

Autre remarque : il suffit parfois qu'un *fusilier craintif* troque son arme contre un lance-flamme ou une arme automatique pour que, stimulé par le sentiment d'une responsabilité accrue, il devienne un soldat courageux.

¹ « De toutes les fautes — a écrit le maréchal Foch à l'intention des chefs — seule l'inaction est infamante. »

² Pas à recommander, selon l'officier allemand déjà cité. Les hommes qui se précipitent vers un blessé tiennent surtout à l'accompagner à l'arrière, où ils prolongent leur séjour durant l'action.

³ Le cdt. rgt. allemand déjà cité estime que, au cours de l'attaque, les jambes du fusilier sont plus utiles que son arme.

A noter une heureuse tendance à *rechercher le contact de camarades*. Elle serait si forte, selon Marshall, que l'homme préférerait se trouver désarmé au milieu d'eux, plutôt qu'isolé avec l'arme la meilleure.

Le fait à retenir est que l'*ossature de feu de la compagnie* est formée d'une *minorité*. Du nombre des hommes qui la composent dépend la *force effective et morale de l'unité*. Les chefs seront soucieux de *connaître* cette *élite* (qui, entre leurs mains, constitue comme une seule arme, la leur), de l'utiliser judicieusement et de l'accroître. Ils éviteront de s'en priver pour des missions ou fonctions autres que celles de tireurs¹, pouvant être confiées à des hommes de la majorité, et veilleront à leur donner des occasions de détente. Dans l'espoir que leur exemple stimulant créera des prosélytes, on verra s'il y a lieu de les *répartir* dans les groupes.

C'est le *sous-officier* qui est le mieux placé pour déceler les *éléments actifs et passifs*. Il ne jouira pas toujours de l'*invulnérabilité* permettant de parcourir le front et, à coups de pied, d'engager ces derniers à tirer. Mais il obtiendra déjà un résultat appréciable s'il s'occupe des autres, s'il assigne à chacun de ceux-ci un emplacement de feu favorable et l'objectif le plus indiqué. Parfois, il participera au feu, mais cet *exemple muet* du chef n'est pas contagieux. Les Américains ont appris, des Japonais, puis des Allemands, qu'il devait être accompagné de *cris répétés* par tout l'entourage.

RECHERCHE DU CONTACT ET DU RENSEIGNEMENT

La *cp.* forme l'échelon le plus élevé dans le cadre duquel il soit encore possible de coordonner les *efforts individuels*. Au feu, qui contrecarrera d'emblée l'action des chefs, s'ajouteront,

¹ Il n'est pas nécessaire que tous soient des as du fusil. Le général Wille, dont l'humour est connu, reconnaissait aux mauvais tireurs le mérite de « rendre le champ de bataille peu sûr ».

au cours de la progression, des *vides* créés par la nature du terrain. La tâche la plus difficile consistera dès lors à *maintenir le contact latéral*.

Trop de jeunes officiers, selon Marshall, ont tendance à oublier que cette obligation ne s'arrête pas aux limites de la cp., dont les *flancs*, plus vulnérables que le front, cessent d'être assurés, dès que le *contact avec les cp. voisines* est perdu. « Sur le champ de bataille, rien n'est plus difficile que de le rétablir ». Le garder à *vue* — étant donné que chacun s'applique à dissimuler ses mouvements — est une impossibilité. Ce serait du reste insuffisant.

Car, *prendre contact signifie échanger des renseignements* en vue d'assurer la *collaboration*. Le mouvement ou l'arrêt d'une compagnie a, sur ses voisines, une *répercussion* avantageuse, qu'il s'agira d'exploiter, ou dangereuse, à laquelle on devra parer. Ces unités seront d'autant mieux en mesure de le faire qu'elles seront restées *constamment* au courant de la *situation sur leurs ailes* ¹.

L'*échange des renseignements* doit aussi se faire *dans le sens vertical*. La situation initiale, sur laquelle le chef a fondé son plan, tend à se modifier. Les renseignements reçus d'*en haut*, en cours d'action, seront rarement suffisants et souvent périmés. C'est sur *la ligne de feu* que se déroulent les événements importants et cela à une allure si rapide qu'il est souvent impossible de les suivre avec des renseignements de seconde main. *Il faut y aller voir*. Sur quels points ? Sur ceux, décisifs ou critiques, qu'un *contact étroit* avec l'avant aura permis de discerner à temps. Attendre l'appel au secours, lancé in extremis par un subordonné, c'est risquer d'y répondre trop tard ou, vu le peu de temps laissé à la réflexion, de ne pas tirer le meilleur parti des moyens.

¹ Un aphorisme peu flatteur, qu'un camarade français aimait à répéter, nous revient en mémoire : « Le voisin est un cochon ». Sans aller jusqu'à l'admettre, il faut se garder de trop compter sur un appui que ce voisin, se trouvant peut-être, lui aussi, dans une impasse, sera incapable de fournir.

Tout au bas de l'échelle, l'homme doit être *orienté* le plus souvent possible et, d'autre part, habitué à *transmettre le résultat de son observation*. Des exemples lui auront prouvé, au cours de son instruction, que des faits, minimes à ses yeux, peuvent revêtir une grande importance.

Certains supérieurs abusent du *téléphone* et harcèlent leurs subordonnés. Résultats : pour avoir du repos, l'un annonce la prise d'une localité, alors que seules les premières maisons en sont atteintes. Un autre précise que sa gauche se trouve à tel endroit, alors que seuls trois pauvres bougres, dont il prévoit le retrait, s'y cramponnent. Un autre encore fait savoir qu'il occupe une position dont il espère seulement s'emparer au bout d'une heure.

Un cdt. bat. doit avoir le courage de ne pas transmettre toutes les demandes adressées aux compagnies en train de se battre. La seule qui soit admissible concerne le moyen de les aider.

Le supérieur qui se *rend au front* afin de mieux préparer son intervention ne fait pas que faciliter la tâche des subordonnés. Il apporte aussi un sérieux réconfort aux combattants. Nombreux sont ceux qui pensent comme le soldat entendu par Eisenhower : « Si le vieux se montre ici, c'est que ça ne doit pas aller aussi mal que nous ne le pensions ».

L'*absence de renseignements* propres à guider l'action des chefs peut provoquer des erreurs lourdes de conséquences. Marshall en donne un exemple. Le Cdt 2^e Pz. Lehr D. se préparait à attaquer Bastogne, lorsque, sur sa gauche, il perçoit un feu violent. Ignorant qu'il provient de son propre bat. d'exploration, en train d'enlever un village, il croit à une attaque américaine menaçant sa gauche. Craignant d'être tourné, il *renonce à son attaque* jusqu'au moment — trop tardif — où, par le retrait de son centre, il aura rétabli une situation bien loin d'être compromise.

Un autre cas fait ressortir la nécessité de la *présence du supérieur au front*, étant donné les différences d'appréciation

auxquelles la situation peut donner lieu. Un *cdt. bat.* apprend que sa cp. de gauche est bloquée, tandis que les autres cp. progressent, en dépit d'une « forte résistance » Le Cdt. bat. se borne à admonester le cdt. de la cp bloquée, incapable d'agir aussi bien que ses camarades. S'il était allé se rendre compte de la situation, il aurait constaté qu'elle ne correspondait pas à celle qui avait motivé son ordre et qu'elle nécessitait un déplacement du centre de gravité.

REMARQUES SUR LE MORAL

Le moral de la troupe est instable. Des hommes qui viennent de se battre comme des lions peuvent soudain fuir comme des lièvres, à la suite d'un *choc psychologique* provenant p. ex. de pertes infligées par le propre appui de feu, d'un mouvement rétrograde inexplicable d'éléments voisins, d'une surprise d'un flanc ou de l'apparition d'une nouvelle arme chez l'ennemi. Marshall en donne quelques exemples.

Une *attaque* rondement menée *s'arrête* brusquement parce que le *cdt. bat.*, qui s'est trop aventuré, est *tué* devant le front. Dans les moments critiques, la troupe aime à sentir la présence d'un chef dans le rang, mais elle devient nerveuse si celui-ci a l'habitude de trop s'exposer et risque de la priver de son guide. L'occasion se présentera qu'un chef subalterne doive payer d'exemple, mais il faut éviter son retour.

Un *coup trop court de l'artillerie* a blessé un seul homme. Cela suffit pour qu'une section abandonne la position dont elle venait de s'emparer brillamment.

La *prolongation imprévue* d'un séjour dans la ligne de feu déprime un rgt. inf. Enfin relevé, il retrouve au bout de six heures toute sa force combattive : il a suffi aux hommes, épouillés, de changer de sous-vêtements.

« L'homme est un mouton, il a besoin de compagnons et d'un berger » raconte un sergent qui s'est mis à la tête d'une section complètement démoralisée. « Je reconnus leur peur à

la mienne, dit-il, et j'entrevis soudain qu'elle provenait de *l'absence de la voix d'un chef*. Je me suis mis à hurler : « Faites comme moi ! Allez ! En avant ! » Je fus suivi et j'en ai conclu que *l'exemple muet* ne suffit pas à stimuler les hommes ».

Le succès désarme. *Passé le danger, la meilleure troupe* — ses cadres subalternes inclus — *se relâche* et néglige les règles les plus élémentaires de la sûreté. Preuve en sont, parmi beaucoup d'autres, les exemples suivants.

Une cp. s'est emparée d'un village. Au lieu de reprendre contact avec les chars qui l'avaient soutenue, elle se met à fouiller les garde-manger belges. Moins d'une heure plus tard, surgissent des chars allemands qui la dispersent aux quatre vents des cieux, après lui avoir fait perdre 50 % de son effectif.

Ailleurs, deux gr. sont parvenus devant un abri bétonné dans lequel ils ont refoulé des Japonais. Bien que ceux-ci tirent à la mitrailleuse sur une cp. voisine, on ne se décide pas à les faire sauter. On rit, on plaisante, dans l'attente du gros de la cp., et l'on se borne à placer une sentinelle à l'issue de l'abri. Soudain, au moment où celle-ci est en train de sucer une sucrerie, les Japonais la bousculent et mettent en fuite les deux gr. surpris.

Marshall cite trois *cas de fuite panique provoquée par des mouvements rétrogrades incompris*.

Un sergent, l'artère transpercée, court vers la place de pansement la plus rapprochée. Ses hommes le suivent et le mouvement se propage aux cris de « En retraite ! »

La radio d'un poste d'observation d'artillerie ne fonctionnant plus, les opérateurs, dans leur hâte à l'aller réparer au prochain P.C., traversent en courant une ligne de tirailleurs, au moment où elle est soumise à un violent bombardement de mortiers. Les fantassins se lèvent et détalent.

Un capitaine, placé à la gauche de sa cp. désigne une position de repli et ordonne la retraite. Mal transmises, ses instructions n'atteignent pas la section de droite qui prend la fuite.

Si la peur est contagieuse, le courage l'est aussi. Dans la plupart des cas, les fuyards furent arrêtés avant l'épuisement de leurs forces et ramenés au combat grâce à l'exemple de quelques hommes résolus, qui n'hésitèrent pas à menacer de leur arme les camarades défaillants, secondés en cela par des chefs énergiques.

On a constaté, d'autre part, que, *séparés de leur unité et rattachés à une autre*, les équipes, gr. ou sections restés dans la main de leur chef tendent à y rivaliser de courage, alors que les *isolés* n'y sont guère utilisables. Marshall explique ce fait. Le combattant n'a qu'un horizon restreint, ne s'étendant guère au delà du chef qu'il connaît et qu'il estime capable d'influencer son sort. Au moment critique, la crainte de perdre *l'estime de ses camarades* est un des rares sentiments qui le pousse à l'action. Isolé, entouré d'inconnus, il perd ce stimulant.

LE ROLE DES CHEFS

Le *chef subalterne* est l'un des meilleurs *gardiens du moral*. Il lui appartient de transformer en actes les forces latentes de ses hommes. Soucieux de leur bien-être, il se montrera rigoureusement juste, gardera une attitude virile, reconnaîtra le travail de ses subordonnés, les orientera constamment et sera pénétré de la dignité de sa fonction, que des aptitudes physiques, du courage et une intelligence créatrice l'aideront à remplir.

Le *capitaine* doit pouvoir se fier complètement au jugement et au sens du devoir de ses lieutenants qu'il se sera appliqué à connaître. Sans renoncer à contrôler l'exécution de ses ordres, il les laissera librement agir. A défaut de quoi il serait vite écrasé par une tâche qui, selon Marshall, comporte 60 % de prévisions et 40 % d'imprévus ¹.

¹ L'idée est juste, mais l'on se demande comment Marshall est arrivé à établir ce pourcentage.

Prévoir, c'est tout d'abord reconnaître minutieusement le *terrain* d'action en vue de mettre sur pied un *plan*. Celui-ci comporte l'engagement des sections en première ligne, les mesures de sécurité, l'intervention de l'appui de feu et la constitution d'une réserve. Ces deux derniers moyens sont ceux dont le capitaine dispose pour faire sentir son action au cours du combat. Il devra donc :

- contrôler si les *appuis de feu* jugés nécessaires sont prêts à jouer leur rôle, se procurer ceux qui manquent et leurs munitions (il évitera de cette façon l'une des causes les plus fréquentes des échecs, dit Marshall),
- prévoir l'emploi de la *réserve* (qui n'est pas un réservoir) sur un point décisif, à l'effet de relever ou de relancer un élément à bout de forces (se priver trop tôt de ce moyen, c'est se contraindre à rester impuissant),
- assurer le contact avec les *voisins immédiats* (voir plus haut) et ne pas se décharger de cette obligation sur le supérieur¹,
- vérifier le bon fonctionnement du *ravitaillement*,
- s'inquiéter de la *réserve du supérieur* sur laquelle il pourrait éventuellement compter,
- saisir chaque occasion de bénéficier d'une *aide extérieure* à la cp.

Pour assurer la *collaboration*, le capitaine ne se bornera pas à *poursuivre ces tâches*. Soucieux d'aider ses subordonnés, il n'attendra pas qu'ils l'informent *régulièrement* de la situation, mais ira s'en rendre compte aux endroits où elle apparaît critique ou décisive. Avant l'action, il leur aura exposé la situation, telle qu'elle semble se présenter, communiqué le but de l'opération, la façon dont il compte la réaliser et précisé le concours qu'il attend de chacun d'eux.

¹ C'est exact, selon notre informateur allemand. Mais cette préoccupation ne doit en aucun cas aboutir à freiner la progression d'une cp. en mesure de dépasser les autres.

CONCLUSION

Les dernières années de la seconde guerre mondiale peuvent être considérées comme une période d'essai des puissantes machines qui seront engagées à l'avenir. La ligne de feu, formée de *fantassins armés du fusil* n'en conserve pas moins son importance.

La force militaire d'une nation ne repose ni sur ses moyens matériels, ni sur son génie industriel. Elle plonge ses racines dans le cœur et dans la mentalité des citoyens, formés par la famille, l'école (la caserne ajouterons-nous), et la vie. Les grandes victoires américaines résultent du courage et de l'intelligence d'une minorité de combattants qui utilisèrent leur arme et animèrent les machines.

Telles sont quelques-unes des conclusions de l'ouvrage remarquable du colonel Marshall, dont nous recommanderons vivement l'étude à nos officiers, plus spécialement aux cadres des compagnies d'infanterie, auxquels il servira de guide précieux.

Colonel LÉDERREY

(*Note de la Rédaction.*) A l'intention de mettre à la portée des cadres subalternes et de la troupe des exemples propres à faire ressortir « les réalités et les dures exigences de la guerre, les causes des succès et des revers », la *R.M.S.* consacrerait volontiers une rubrique aux extraits des lectures de ceux de nos officiers qui ont le loisir d'étudier des ouvrages et d'y découvrir des épisodes de combats suggestifs, de nature à faciliter la tâche de leurs camarades.